

ENTRETIEN AVEC



Sarah Durieux / Militante féministe, organisatrice et autrice.

Sarah Durieux est une militante féministe, organisatrice et autrice. Elle a lancé et dirigé la plateforme de pétitions en ligne Change.org en France. Après le succès de son ouvrage *Changer le monde. Manuel d'activisme pour reprendre le pouvoir* (2021), elle a publié en 2025 *Militer à tout prix ? Pourquoi nos collectifs nous font mal et comment les soigner* aux Éditions Hors d'atteinte. Elle explique, dans ce livre, comment la sphère militante gagnerait en efficacité et en influence, dans un monde en prise aux dominations, en s'appuyant davantage sur une culture du collectif et l'écoute de l'Autre, qui sont, notamment, un savoir-faire féministe.



Militer à tout prix ?

Pourquoi nos collectifs nous font mal et comment les soigner

Hors d'Atteinte

PRÉSENTATION DE L'OBSERVATOIRE GENRE ET GÉOPOLITIQUE

Sous la direction de **Marie-Cécile Naves**, directrice de recherche à l'IRIS, l'Observatoire Genre et géopolitique a pour ambition d'être un lieu de réflexion et de valorisation de la recherche inter- et pluridisciplinaire sur la manière dont le genre, en tant que concept, champ de recherches et outil d'analyse du réel, peut être mobilisé pour comprendre la géopolitique et être un outil d'aide à la décision sur des questions internationales.

Les problématiques relatives aux droits des femmes, à ceux des LGBTI, aux violences sexuelles et sexistes, au corps, à la sexualité, aux rapports sociaux de sexe, aux droits humains, aux féminités, aux masculinités, sur l'ensemble de la planète, concernent et préoccupent un nombre croissant de décideurs, d'actrices et d'acteurs.

Aborder la géopolitique par le genre suppose en outre d'innover dans le traitement de thématiques jugées plus « classiques » de l'agenda international (climat, éducation, développement, santé, sport, violences, militaire, travail, etc.).

iris-france.org



@InstitutIRIS



@InstitutIRIS



institut_iris



IRIS



IRIS - Institut de relations internationales et stratégiques

Dans son livre « Militer à tout prix ? Pourquoi nos collectifs nous font mal et comment les soigner », Sarah Durieux explique comment la sphère militante gagnerait en efficacité et en influence, dans un monde en prise aux dominations, en s'appuyant davantage sur une culture du collectif et l'écoute de l'Autre, qui sont, notamment, un savoir-faire féministe.

MARIE-CÉCILE NAVES : Vous évoquez dans votre livre l'existence d'une « culture de la domination » dans le monde militant progressiste, autrement dit une distorsion cognitive entre les principes invoqués et les objectifs recherchés. Pouvez-vous expliquer ce dont il s'agit, et le lien éventuel que l'on pourrait faire avec la « pureté militante », souvent décriée ?

SARAH DURIEUX : L'espace militant, comme tout espace de notre société, est traversé par des logiques de domination. Ces logiques sont issues des cultures de la suprématie blanche, du patriarcat ou du modèle capitaliste en particulier. Au-delà des comportements racistes, sexistes, validistes... que l'on peut rencontrer dans l'espace militant comme partout, ce que j'ai voulu décrire dans ce livre, c'est la culture qui sous-tend l'ensemble de ces dynamiques de domination. Une culture qui est considérée comme une norme acceptable dans les espaces militants : des normes que l'on ne questionne pas, que l'on considère comme normales, voire nécessaires, et même bénéfiques.

Cette culture de domination dans les espaces militants et politiques consiste, par exemple, à rechercher l'hégémonie en tant qu'organisation, plutôt que la coalition. En s'inspirant des modèles capitalistes, on vise avant tout à développer la taille de nos organisations, plutôt que de construire des coopérations et du travail collectif avec d'autres.

Il peut également s'agir d'une culture qui, à l'image du capitalisme, survalorise la quantité plutôt que la qualité du travail accompli. Par exemple, on va compter le nombre de *followers* ou le nombre de participants aux manifestations, plutôt que la qualité des liens et la profondeur du travail politique réalisé. Cela passe aussi par une logique qui valorise la transaction plutôt que la relation humaine, ou encore la raison plutôt que les émotions, tant dans le travail de conviction politique que dans les interactions au sein des espaces militants. Cette approche s'inspire directement du modèle patriarcal de domination, qui a instauré une dualité entre l'homme et la femme, entre la nature et la culture, et qui se retrouve aujourd'hui dans la dichotomie raison-émotion dans le champ politique.

Cette culture peut en outre se manifester par une logique de l'urgence, directement inspirée des modèles capitalistes, voire de suprématie blanche, qui font primer la rapidité et la productivité militantes sur une stratégie réfléchie, respectueuse des ressources des personnes engagées – qu'elles soient émotionnelles, physiques ou cognitives.

Enfin, cette culture de domination peut se traduire par une vision binaire du monde, héritée de modèles de dualité : le bien et le mal, les personnes noires et blanches, françaises ou étrangères, les hommes ou les femmes. Les systèmes de domination se sont en effet construits sur une logique d'altérité monolithique. Dans le discours politique comme dans nos expériences militantes, on observe une approche extrêmement binaire des enjeux, une manière rigide de penser l'engagement collectif. Cela crée des camps figés, incapables de coopérer, et favorise parfois un maximalisme politique où toute tentative de changement qui ne serait pas révolutionnaire est perçue comme une trahison. Inversement, toute volonté de transformation radicale est immédiatement taxée de violence, voire de terrorisme.

Cette dualité, cette binarité, se retrouvent aussi dans ce que l'on appelle parfois la « pureté militante » : une pression très forte exercée sur les militant-e-s pour qu'ils et elles soient irréprochables dans toutes leurs actions et leurs prises de parole, au détriment d'une réflexion sur la manière de grandir collectivement, de s'améliorer, d'identifier ses biais et de se donner les moyens de changer.

MARIE-CÉCILE NAVES : Qu'entendez-vous par le « militantisme de l'abondance » que vous appelez de vos vœux, dans un monde politique et géopolitique précisément traversé par la prédation ?

SARAH DURIEUX : Ce que j'entends par « militantisme de l'abondance », c'est justement de prendre le contre-pied du discours et du narratif majoritaires qui nous répètent à longueur de journée que nous n'aurons jamais assez de ressources, de temps, de pouvoir, d'espace. Il est primordial de comprendre que ces narratifs influencent la manière dont nous pensons et nous organisons politiquement.

J'en appelle donc à un militantisme de l'abondance, c'est-à-dire à retrouver les chemins de la mutualisation et de la coopération, qui nous permettent de développer nos ressources disponibles en essayant de « faire ensemble », en mettant en commun nos moyens et en les faisant grandir. Ce militantisme de l'abondance, c'est aussi refuser toute logique de prédation dans les espaces militants. On le sait : la baisse des dotations publiques, tout comme les

difficultés à collecter des ressources auprès d'un grand public de plus en plus précaire, rendent l'action militante toujours plus difficile.

Il est donc primordial de penser cette abondance non seulement comme une réponse à la raréfaction de nos ressources, mais aussi comme une manière de résister aux attaques contre la société civile, qui risquent de se multiplier. Les comportements de prédation que l'on observe parfois dans les espaces militants consistent, par exemple, à vouloir s'accaparer des ressources financières, mais aussi des ressources politiques – notamment l'influence, l'accès aux médias, ou la visibilité. Il est essentiel de concevoir nos ressources militantes comme un bien collectif que nous devons partager, mais aussi faire grandir ensemble.

Le militantisme de l'abondance, c'est aussi sortir des logiques de compétition, refuser cette approche qui nous pousse à vouloir « faire mieux » que les autres, au lieu de chercher à « faire avec » les autres. Dans une perspective réellement féministe, il est absolument nécessaire de comprendre que les systèmes de domination se nourrissent justement de la compétition entre les acteurs de la société – qu'il s'agisse d'individus, d'organisations politiques ou militantes. Prendre le contre-pied de cette logique de domination, c'est assumer une posture généreuse, ouverte, collaborative.

Dans le contexte géopolitique que nous traversons, nous voyons bien que la tentation hégémonique des empires, les approches coloniales, les dynamiques d'accaparement des ressources constituent un danger pour nos démocraties, pour les individus, pour leur capacité à vivre dignement, en bonne santé et en liberté. Il est donc essentiel de ne pas laisser ces logiques infiltrer nos espaces militants. Cette culture a toujours existé, mais avec la montée des fascismes au niveau mondial, elle influence de plus en plus nos manières de fonctionner – et devient d'autant plus néfaste.

J'aime à dire que le fascisme peut aussi grandir en nous-mêmes, à travers des logiques d'essentialisation, de déshumanisation, voire de mise à l'écart de personnes qui ne seraient pas parfaitement alignées avec nos actions – même si elles partagent nos valeurs. Lutter contre cette montée du fascisme, c'est donc lutter contre ces logiques militantes qui nous poussent à nous battre les uns contre les autres, au lieu de cultiver des conflits politiques sains, capables de nous faire avancer collectivement dans la résolution des problèmes auxquels nous nous attaquons.

MARIE-CÉCILE NAVES : Comment la société civile, dans les idées (notamment féministes) qu'elle porte autant que par les forces vives qu'elle emmène, peut-elle mettre ses savoirs et

ses savoir-faire au service d'un renforcement de la démocratie (menacée partout avec justement des attaques contre le militantisme) ?

SARAH DURIEUX : La société civile, aujourd'hui, est constituée d'organisations très diverses, de tailles variées, formelles ou informelles, avec des objectifs politiques parfois très différents. L'organisation collective sur les réseaux sociaux, notamment, a accentué cette atomisation. C'est à la fois un défi, car il devient plus compliqué de s'accorder et de définir des objectifs communs, mais aussi une force, surtout face aux attaques contre les libertés démocratiques. La force de la société civile réside précisément dans cette multiplicité, cette déconcentration du pouvoir et des décisions.

Ce à quoi elle doit œuvrer, et ce qu'elle peut impulser, c'est une approche différente de celle qu'on a connue dans le militantisme classique. Plutôt que de chercher à faire grossir des organisations centralisées, capables de traiter tous les sujets, il faut développer l'interdépendance et les connexions entre les différentes structures. L'objectif est de tisser un réseau associatif beaucoup plus résilient face aux attaques.

Il est bien plus facile de s'en prendre à une personnalité ou à une organisation dominante qu'à une multitude de petites structures, locales ou nationales, qui agissent de concert tout en conservant leur autonomie. Dans une logique féministe, cette approche consiste aussi à sortir des modèles pyramidaux, hiérarchiques, qui empêchent l'expression et la participation de toutes et tous, et qui rendent plus vulnérables aux attaques.

La société civile, et en particulier les mouvements féministes, ont montré ces dernières années leur capacité à s'adapter et à innover dans leurs modes d'action, pour répondre aux enjeux politiques ou aux crises démocratiques que nous avons traversées. Il est donc pertinent de s'inspirer de ces nouveaux modèles d'organisation, fondés sur des communautés hyperconnectées, réactives, capables de répondre aux attaques tout en restant fidèles à leurs objectifs politiques.

Dans la plupart des pays qui ont sombré dans des régimes autoritaires, on constate que les attaques contre la société civile sont souvent menées par l'opposition elle-même, qui cherche à criminaliser ou à délégitimer les actions militantes. Il est donc essentiel que la société civile mène des actions dont la clarté morale est incontestable – des actions qui ne peuvent pas être remises en cause. On pense notamment aux actions non violentes, qui mettent en lumière les atteintes aux droits et aux libertés des organisations qui ne font que défendre ces mêmes droits.

Dans la période actuelle, il est crucial de développer des stratégies de rassemblement, capables de fédérer une majorité autour de nos actions. Nous devons chercher à inclure plutôt qu'à exclure, afin de gagner le soutien de l'opinion publique. C'est là que réside notre radicalité : dans notre capacité à embarquer des personnes qui ne sont pas encore militantes ou seulement sympathisantes de nos idées.

Alors qu'on pourrait croire que la montée des violences et des attaques appelle une réponse violente de notre part, je pense au contraire que notre force viendra de notre capacité à proposer un militantisme inclusif et accessible, où les gens se sentent à l'aise, ce qui fera grandir nos mouvements. Ce militantisme s'inscrit directement dans une logique de libération, portée notamment par les projets féministes ou antiracistes, pour ne citer qu'eux.

L'expertise stratégique en toute indépendance



2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France

+ 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

iris-france.org



L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, via son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'évènements.